

Une étoile est née

Eveline Trépanier

Volume 53, Number 3 (187), November 2016, February 2017

Souvenirs d'enfance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84056ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (print)

2561-410X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trépanier, E. (2016). Une étoile est née. *Magazine Gaspésie*, 53(3), 27–28.

Une étoile est née

L'auteure est née à Chandler dans une famille qui prônait l'accueil, la générosité et la vaillance, trois grandes valeurs qui font encore aujourd'hui la réputation des Gaspésiens. Elle rappelle les souvenirs multiples de son enfance.

◆ Un récit d'**Eveline Trépanier**
Chandler

La ménopause vient de bouger!

Le bon docteur Allard avait annoncé à ma mère, Geneviève Parisé, qu'elle était en ménopause compte tenu de ses 42 ans et de ses symptômes. Après sept grossesses dont cinq enfants vivants, c'est en allant chercher un seau de charbon que maman a ressenti un coup de pied dans son ventre. Calme comme toujours elle s'approche de son cher mari et lui dit : « Adolphe, je pense que la ménopause vient de bouger! » Tout heureux, il répond : « ça c'est une bonne nouvelle ! »

Sujet tabou à l'époque, nul ne pensa à préparer la petite dernière à l'arrivée d'un autre bébé. Le jour de ma naissance, papa alla cueillir des petites fraises avec les enfants car l'accouchement, c'était l'affaire des femmes. Pour cette raison ma sœur Jeanne, la petite dernière, a toujours dit à mes parents : « Rapportez ce bébé-là chez la voisine » pensant que j'étais le bébé de madame Gauthier.

Baby boomer, je suis née en 1948. Très croyants, nos parents nous inculquaient l'importance de la générosité et du partage. Un jour, un couple qui était inconnu de la famille et sans ressource frappe à la porte et demande à mes parents s'ils acceptent de les héberger. Mon père regarde maman : « Est-ce une bonne idée de partager notre maison alors que nous sommes déjà huit ? » Sans hésitation ma mère les invite : « Venez partager notre maison, j'ai une petite qui vient de naître, vous pourrez m'aider et ça fera



plus de monde à l'aimer. » Grâce à mes généreux parents, j'ai connu ces beaux personnages que l'on nommait affectueusement monsieur et madame Dan, dans les faits Daniel et Élizabeth, bonne couturière et cuisinière, qui sont demeurés avec nous durant dix-huit ans.

J'ai grandi dans deux familles

Je dis souvent que j'ai grandi dans deux familles et j'ai vite compris que l'on pouvait choisir. Si je n'aimais pas le menu de maman à la salle à dîner, j'allais vers le couple Dan qui

Maman et moi à Percé, juillet 1956.
Photo : collection Eveline Trépanier.

mangeait à la cuisine. Ils m'aimaient comme leur fille et me surnommaient « la P'tite ». Ils m'ont beaucoup gâtée. En pleine tempête de neige, M. Dan sortit m'acheter un cornet aux fraises à l'épicerie Edgar Leblanc. À la première pêche du printemps, M. Dan courait m'acheter un gros homard, mon plus beau cadeau de l'année! D'où peut-être mon amour effréné pour les fraises et le homard!



À leur mariage, mon père Adolphe Trépanier et ma mère Geneviève Parisé sont entourés d'oncle Conrad Thibodeau et de tante Aurélie Parisé, 10 mai 1933.

Photo : collection Eveline Trépanier.

Maman préparait de bons plats souvent jusque tard dans la nuit. Elle se couchait après le souper pour se lever vers onze heures pour cuisiner. Elle disait que c'était plus tranquille dans la maison. Nous dormions aux odeurs de soupe aux légumes, de fèves au lard et souvent même en humant le bon pain frais qui nous ouvrait l'appétit. À notre réveil, la table était toujours mise et papa nous servait le petit déjeuner avant le départ pour l'école; on laissait maman dormir... Je me remémore souvent le repas matinal de mon enfance et c'est encore le plus important de ma journée. Je redis aujourd'hui à mes petits-enfants comme je l'ai répété à mes enfants ces mots de papa : « Les enfants il faut manger le matin pour bien apprendre, c'est comme la voiture lorsqu'on part en voyage, on met l'gaz avant de partir et non à l'arrivée. » Ainsi ils comprennent très bien l'importance du petit déjeuner avant de partir pour l'école.

À 18 h 30, « Le chapelet en famille »

Durant toute mon enfance, la rue et le terrain de golf ont été mes terrains de jeux et tous les enfants se rencontraient après l'école pour jouer au ballon chasseur. Mais ce qui nous ennuyait le plus était l'appel de nos parents à 18 h 30 pour réciter « Le chapelet en famille » alors diffusé à la radio de CHNC New Carlisle par l'entremise de l'évêché de Gaspé. Aussitôt le chapelet terminé, nous sortions jouer à la cachette sur le terrain de golf, au grand désarroi de notre père qui nous interdisait d'y aller, cet endroit étant réservé aux dirigeants de la Compagnie Gaspésia et aux notables comme les médecins, avocats et autres professionnels. On nous disait même que les ouvriers pourraient perdre leur emploi à cause de notre présence sur ce beau terrain. Mais peine perdue, on allait même y glisser l'hiver, faire de la raquette et du ski.

Comme j'étais la cadette, c'est souvent moi qui restais avec maman le soir lorsque les plus grands sortaient. Un soir, dans la balançoire, notre lieu préféré, j'ai demandé à maman pourquoi il y avait six ans de différence entre ma sœur et moi. C'est alors qu'elle m'a raconté qu'elle avait perdu deux petits bébés garçons naissants. J'ai voulu comprendre sa tristesse et elle m'a raconté qu'on ne pourrait pas les revoir au ciel car le curé avait décidé de les mettre au fond du cimetière avec une petite croix blanche, qu'ils iraient dans les limbes n'étant pas baptisés. Après un long silence, j'ai dit à maman que c'était injuste et que dès le lendemain, j'irais au presbytère chicaner le curé car il n'avait pas le droit de faire ça. J'avais à peine dix ans mais jamais plus je n'ai voulu croire en ces histoires du curé puisqu'il m'avait privée de voir mes deux petits frères au ciel.

Être le poteau de vieillesse

Mon rang dans la famille a beaucoup influencé mon choix de carrière et souvent je me suis sentie coupable

d'avoir trop reçu. Étant femme en plus, j'avais le mandat d'être le poteau de vieillesse! Bien qu'infirmière et donc capable d'objectiver, j'ai ressenti de la culpabilité lors de la maladie ou du décès d'un membre de ma famille, moi qui avait été tant choyée. Cependant, ma profession m'a permis de me réaligner avec les valeurs fondamentales apprises dès l'enfance.

Le besoin de justice est aussi fondamental chez moi. Mon père disait toujours : « Celle-là, c'est une Jeanne d'Arc, un jour elle pourrait se faire tuer pour la justice. » Je voulais toujours suivre papa. J'ai ainsi appris à tailler la tôle dans sa « shop » comme il l'appelait car il était ferblantier. Il travaillait à l'usine le jour et, le soir, il réparait les cheminées pour rendre service. Bien souvent les gens n'avaient pas d'argent pour le payer. Il me disait : « Ce n'est pas grave, il faut faire le tuyau pour ne pas que ces familles mettent leur maison en feu l'hiver prochain. »

Maman encourageait mon père à m'amener partout. J'ai donc eu la piqûre du voyage très jeune et je continue encore aujourd'hui à parcourir le monde.

J'ai eu la chance de demeurer tout près de l'école alors je venais toujours dîner à la maison, invitant souvent des amies. Dans nos retrouvailles, elles me rappellent toujours la gentillesse de mes parents et les bonnes patates frites à Geneviève, ça fait chaud au cœur.

Mon entrée dans l'adolescence a été marquée par un exploit. Nous avions réussi à obtenir du curé, Mgr Sévigny, la permission d'organiser des danses dans la grande salle du couvent! Mais à une condition, que M. Georges Michaud, père du chanteur Pierre Michaud, nous surveille « pour ne pas danser trop collé ». J'avais donc intérêt à me tenir le corps droit et les oreilles molles si je voulais retourner danser le vendredi suivant, aux rythmes de notre orchestre préféré Les Commandinos qui jouaient de si beaux slows! ♦